

Drug City



AU DIABLE VAUVERT

Thomté Ryam

Drug City



Du même auteur au Diable vauvert

NEXT LEVEL, roman, 2019

L'auteur a bénéficié d'une bourse de création
du Centre National du Livre pour l'écriture de cet ouvrage.

ISBN: 979-10-307-0597-3

© Éditions Au diable vauvert, 2023

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com
contact@audiable.com

Entre cumulus et précipitations, le ciel est changeant. Malik, trente ans, se pavane dans Paris. En apparence, ce jeune homme mène une vie trépidante. Enfin, seulement pour les crédules devant leurs écrans. C'est un dealer plein d'allant. Pour les étés lunaires et les hivers solaires, il propose du shit, de l'héroïne, de la coke, du crack de temps en temps. Ce n'est pas encore un parrain, mais avec son équipe de débiles légers, il compte bien le devenir. Un pet de travers, un faux pas sur le mauvais terrain et vous finissez, au mieux, aux urgences avec votre père qui vous insulte et votre mère qui pleure.

Hier, il était tellement cuit qu'il a mis ses chaussures à l'envers. Il a ensuite voulu démarrer sa voiture assis sur le siège passager. Puis, dans cette douce euphorie et cette même voiture, après avoir peu dormi, il a observé la lune et s'est

demandé si le jeu en valait la chandelle, dans la capitale des rêves et des illusions perdus.

Il a ensuite sorti une feuille de papier et gratté quelques lignes. Malik pense être un artiste depuis qu'il a écrit un recueil de poèmes lors de son dernier passage en prison, il y a dix mois.

— Je vais reprendre les textes de tous ces écrivains de merde et juste en changeant la place des virgules, je vais marquer mon temps, répète-t-il.

Malik monte dans son appartement, porte d'Orléans, coin jadis tranquille de la capitale. Il vit avec Ayatou. La première fois qu'il l'a croisée, c'était dans le coin. Il mangeait un kebab avec des frites faites maison, elle promenait son chien. Puis un cinéma, un restaurant, un séjour à New York plus tard, ils s'accouplèrent sans plastique et rapidement une jolie petite fille vit le jour :

— Papa, t'étais où ?

— Parti faire un tour, ma grande.

— C'est bientôt mon anniversaire.

— T'as quel âge ? demande Malik.

— Cinq ans... Tu ne sais même pas mon âge !

— Non... Mais tu sais que t'es la seule personne à qui je souris.

Ayatou, sa femme, est dans la cuisine. Elle s'est acheté un bouquet de fleurs. C'est toujours elle qui se les offre, les fleurs. D'abord parce que

Malik n'y pense jamais. Et surtout, les fleurs sont devenues sa grande passion, son unique obsession, son remède contre la dépression qui la guette, la tance, depuis la perte simultanée de sa sœur et de son emploi. Tandis qu'elle choisit ses pivoinés, sélectionne ses roses, trie les pois de senteur et les œillets, que sa famille s'interroge sur sa santé mentale, elle ressasse sans cesse les mêmes questions : puis-je croire en l'avenir ? Comment se fait-il qu'une personne que je viens de quitter meure cinq minutes après ? Pourquoi est-il si difficile de vivre ? Nos vies ont-elles un sens ?

Elle accueille Malik d'un :

— Je suis toujours aussi triste. T'as vu mon bouquet ? Il est pas mal.

— Ben oui, il est pas mal.

— De toute façon, tu ne vois pas la différence entre des roses et des orties. Tu m'aimes toujours ?

— Oui toujours. Tu es belle comme ce ciel qui tombe sur Paris.

— Tu me trouves trop grosse ?

— Non, ça peut aller...

Fin d'une douce après-midi. Une cigarette dans le bec et une canette de Red Bull à la main, place de la République. Malik sort de la musculation avec une forte envie de la mettre au fond. Alors il va rendre visite à Églantine, vingt-huit ans, experte comptable, dans les nuages. Pour quelques grammes de cocaïne, Églantine s'occupe de gérer ses comptes. Elle fait bien son travail, Églantine, mais se drogue bien plus qu'elle ne devrait. Presque toujours en galère d'argent, elle s'abandonne à des clients fortunés pour pouvoir payer son loyer.

— J'ai fait la fête hier, dit-elle en ouvrant la porte de son appartement.

— Chaque fois que je viens, c'est pareil.

De la beuh sur la table, des feuilles à rouler, une bouteille de Dom Pérignon sur la moquette, des affaires entassées comme sur le périphérique

parisien, un préservatif usagé sur un transistor. Seule, elle a évité le naufrage, rousse branchée à la peau laiteuse, charmante sous son peignoir, un tantinet maigrelette.

— Tu fais quoi? demande Malik.

— Rien. Et toi?

— À ton avis?

— T'es marié, pourtant. Mohand est passé juste avant toi.

— Pourquoi?

— Pour la même chose.

Malik s'assied, enlève son pull.

— On s'est connus, t'étais gamine... T'avais un sourire... Il aurait illuminé le ciel en pleine nuit. Je ne pouvais pas te parler sans bégayer, c'était juste dans l'immeuble d'à côté... Comment t'as fait pour devenir comme ça?

Églantine se met à pleurer. Malik la prend dans ses bras.

— Je vais me soigner... Je te promets.

Malik ôte son jean et son tee-shirt. Son corps est énorme, ses pectoraux sont affolants, on dirait un taureau.

— T'es devenu costaud. Avant tu ressemblais à mon voisin.

— Penche-toi... Je vais te faire prendre le RER pour la première fois.

Elle s'exécute, se penche devant son dealer et a droit à un va-et-vient qui l'irrite plus qu'il ne l'excite. Un silence total. Aucun des deux n'a l'air de prendre son pied. Malik la pousse nerveusement, fatigué de se dépenser sans compter. La jeune femme tombe sur la tête, mais semble heureuse de mettre fin à ce supplice. Faut-il le préciser, l'exercice s'est déroulé sans préservatif.

— Ça alors... Tu ne m'as pas amenée au septième ciel...

— Je m'excuse... Il est quelle heure ?

— 19 heures 15.

— Faut que je me dépêche, j'ai rendez-vous à 20 heures.

— Où ?

— À Pigalle.

— Tu vas faire quoi ?

Malik sort de sa chaussure un petit plastique, deux grammes de cocaïne tout au plus et le tend à la jeune femme.

— Tu sais que d'habitude, je ne me déplace pas pour si peu. Avant t'avais la forme, maintenant tu rames.

— Et toi, tu crois que t'as la forme ?

— On s'en fout, c'est moi qui paye... Je viens avec toi à Pigalle, j'vais aller voir des vraies

prostituées, des prostituées célèbres... Tu devrais faire autre chose...

— Et toi?... Je n'ai jamais vu quelqu'un d'aussi intelligent...

— Je suis juste intelligent pour un dealer...

— Tu es intelligent tout court...

— C'est pour ça que je vais bientôt être millionnaire...

Églantine va se cacher dans les toilettes pour sniffer. Elle déteste qu'on la contemple se bourrer le pif. La dose la fait sautiller, planer un peu... Pas de quoi casser la baraque. Ensuite, ils se rendent à Pigalle, où Malik se tape trois escorts, se divertit au casino. 3 000 euros dépensés au cours de la soirée. L'amour, le casino, l'alcool, voilà la majeure partie de ses occupations.

La nuit est agitée. Malik ronfle trop, ce qui empêche Ayatou de dormir. Alors, elle lui parle pour moins s'ennuyer. Elle lui demande :

— Malik, tu te souviens de la première fois où tu m'as emmenée au restaurant ? C'était bien. Avant on était contents de se voir, hein ? C'est parce que j'étais moins grosse ?

Malik ne réagit pas, comme souvent. Ayatou voudrait tant qu'à son réveil il redevienne sympa, perde l'envie de dealer et se remette à noter d'agréables phrases, des vers éblouissants comme dans l'un de ses nombreux poèmes écrits en prison. Qu'il l'aime un peu.

10 heures. Un des nombreux téléphones de Malik vibre. Au bout du fil, Abdallah, membre de son équipe, parti ce matin à Montpellier « parler » armes et stupéfiants.

— Oh! Mon gros!... Le soleil du Sud! s'exclame Abdallah.

— T'es jamais parti dans le Sud, mon grand? demande Malik.

— Si... Non.

— Pas souvent...

— Allez, salut.

En quelques mots, Abdallah et Malik se sont compris. Avant leur départ, ils s'étaient entendus: « Le soleil du Sud » signifie qu'Abdallah a quelque chose d'important à lui dire. Immédiatement, sur l'ordinateur d'Ayatou, un message crypté est envoyé. Indéchiffrable pour les non-initiés.

Abdallah explique à son pote que deux types, Marco et Giovanni, l'attendent à 18 heures à Montparnasse au Café des hirondelles. Profil: l'un taille moyenne, lunettes énormes, l'autre très petit et sec. Transaction: deux kilos de cocaïne. Ils sont à Paris pour une semaine. Des mecs sûrs, fiables.

Il apprend vite Abdallah, pense Malik. Pour son âge, il s'en sort bien, l'ex-arracheur de portables des rues de Cergy.

Il prévient Idrissa, un ami, gérant dans un hôtel à Saint-Michel, qui s'occupera d'apporter la cocaïne dans une des piaules qu'il a en charge.

Un rendez-vous est fixé en début de soirée. La transaction ne dépassera pas 50 000 euros. Pas de quoi prendre toutes ces précautions, mais Malik est comme ça, il aime bien assurer ses coups.

18 heures 15. Montparnasse. À part dans les opuscules – et encore... – que lisent les prétendus savants les jambes croisées dans les troquets, il ne s'y passe pas grand-chose. La ligne 4 étant fermée, la faute à une manifestation qui a dégénéré, du côté de Denfert, Malik est venu à pied et est en retard à son rendez-vous.

Toujours suspicieux, il observe le quartier de son œil avisé : que penser ? À part qu'une superbe Mercedes AMG GT rouge métallisé est garée sous son nez.

Reconnaître Marco et Giovanni trépignants en terrasse n'est pas compliqué. La description faite par Abdallah était chirurgicale. Deux personnages très mal fagotés : à droite un pauvre hère aux lunettes à double foyer, à gauche un maigrichon mal foutu comme un emploi saisonnier.

Malik sourit, leur serre la pince sans décliner son identité et s'assied à leur table.

— Vo... vo... vous voulez du champagne?

En plus d'avoir un physique disgracieux et une haleine plus que particulière, Marco a une fichue caractéristique dont Malik se serait bien passé: il bégaye, et pas qu'un peu.

— Non, merci... C'est gentil.

— C'est... c'est... vi... vivant, le coin. À chaque fois... que je viens à Paris, je... je suis ébahi par la qua... qua... lité... qualité de cette ville.

— Oui, c'est beau de ce côté-là... On m'a dit que vous étiez là pour une semaine? demande Malik.

— Oui... oui... oui nous... nous sommes arrivés ce matin et ma... matin... nous repart... repartons dimanche prochain.

— Bienvenue chez nous, alors... messieurs.

Les deux « invités » sont étrangement calmes. Pas stressés par l'événement à venir. Ils semblent ne pas le prendre au sérieux. Pourtant au bout de la route, ça peut être quelques années de prison. Malik possède certaines connaissances en relations humaines. Ça pourrait être un très bon DRH dans une entreprise cotée en bourse. Son intuition le trompe rarement. En les regardant se

lécher le bord des lèvres, verre de champagne à la main, il se pose tout de même quelques questions. Ces deux types sont difficiles à cerner. Ils ne respectent pas les standards habituels. D'après Abdallah ils sont sûrs, vraiment? Derrière quoi courent-ils?

— Allons-y.

Giovanni, pas très bavard jusque-là, tient à son bras une mallette noire. Le poids de l'objet, trop lourd pour ses membres décharnés, donne l'impression qu'il peut « basculer » à tout moment.

— La voiture est là! dit-il en la montrant du doigt.

Le petit bijou de Mercedes AMG GT leur appartient. Ce qui a le don d'énervé Malik. Trop repérable, visible, pour ce genre de bail.

— Je m'excuse, dit Giovanni en démarrant l'engin. Est-ce possible de se rendre d'abord chez un ami qui n'habite pas très loin?

— Pas de problème, répond Malik. Mais faisons vite...

— Je vou... je vou... je voulais te demander, reprend Marco, tu ne sais pas où je pourr... pourrais trouver un animal domestique? J'en voudrais un... On m'a dit que les animaux

domestiques étaient très bien éduqués en France. Ne t'inqui... ne t'inquiète pas, j'y mettrai le prix.

— Un animal domestique? Comme un chat? Franchement ce n'est pas mon truc... lâche Malik, lapidaire.

— Mer... merci quand même.

La voiture est lancée et comme Malik le supposait elle attire l'attention. De plus, Giovanni ne se refuse rien, roule à vive allure dans les rues grouillantes. Tout ce vacarme, c'est plus qu'impressionnant pour draguer des gonzesses mais franchement inutile lors d'une telle transaction. Malik se dit que ces deux mecs ont peut-être été finis à la pisse.

— Gaaaa... gaaaaaaare-toi là! hurle Marco à Giovanni, en arrivant à l'entrée d'une impasse de la porte de Montreuil.

— Pas besoin de crier si fort! peste Giovanni, très agacé.

Très étroite, l'impasse ressemble davantage à un repère de l'adorable communauté rom qu'à un séjour à Deauville.

— Tu prends combien? demande Giovanni, en se garant.

— 20... 20 000 euros, répond Marco, sûr de son fait.

Lorsque celui-ci ouvre la lourde mallette, posée sur ses genoux, Malik pige sans effort qu'il va devoir négocier avec de sérieux clients. Une multitude de billets de 500 euros s'y entasse. De quoi parader des semaines sans aller bosser.

Avec délicatesse, Marco enfonce la main dans la légion de petits papiers verts et violets et en extrait les 20 000 euros nécessaires.

— On... on... on en a pour vingt minutes, dit-il à Malik en posant la mallette sur la banquette. À... à tout de suite.

— À tout de suite, répond Malik en regardant sortir les deux hommes.

La mallette est là, juste à côté de lui. Il suffit à Malik d'allonger le bras pour devenir un peu plus riche. Il réfléchit, se dit que ça ne servirait à rien de les voler, que ces types lui ont fait confiance et qu'à l'avenir ils pourraient se révéler de bons clients.

Malheureusement sa réflexion ne dure pas longtemps.

Il saisit la mallette avec force et sort de la caisse.

Sans paniquer, il dévale l'allée, accélère, ralentit, se retourne, change de rue. Deux taximen discutent devant une librairie. Il se précipite vers eux et bredouille :

— Pouvez-vous me déposer à porte d'Orléans ?

— Montez.

Le moteur rugit, l'atmosphère est lourde. Le ciel gronde, emmerde la présentatrice météo qui ce matin annonçait un soleil radieux. Les automobilistes klaxonnent. Seuls les taximen font preuve de patience, laissent le compteur tourner. Malik reste calme, pas besoin de s'exciter, un retour en arrière n'est plus possible, ce qui est fait est fait. Il tend ses paumes de main vers le ciel au passage du taxi devant le Bataclan.

La sonnerie de l'un de ses portables résonne. Abdallah :

— Malik, t'as déconné ! Putain, t'as déconné ! Ils sont fous ! Ils m'ont dit que tu leur avais volé 80 000 euros !

— Arrête de gueuler comme ça, putain ! On est au téléphone ! Arrête de gueuler !

— C'est des mafieux, ces mecs, c'est des mafieux, ta race ! Tire-toi ! Le temps qu'ils lâchent l'affaire et retournent chez eux ! Tire-toi ! Va à Étienne-Marcel, y a des agences de voyage, tu peux partir le jour même. Va à Étienne-Marcel, Malik ! Si t'aimes ta mère, casse-toi !

— Arrête de paniquer, j't'ai dit !

Malik raccroche et ne répond pas quand Abdallah tente de rappeler.

— Déposez-moi à Étienne-Marcel, dit-il au chauffeur.

— Ça va pas ? demande le taximan.

— Pourquoi ? Ne vous inquiétez pas pour moi !

Il n'a aucune crainte, Malik. Enfin, le croit-il. Il est convaincu que ces deux gaillards ne sont pas des mafieux, qu'ils ont juste assez d'argent pour un petit trip dans la capitale. Des hommes dangereux, il en a côtoyé et c'est rare qu'ils se comportent comme ces deux zouaves. Abdallah est novice dans ce milieu, il ne dissocie pas les gros bonnets des mules. Si Malik a décidé d'aller faire un tour du côté d'Étienne-Marcel, c'est plus par précaution. Après tout, quand on dérobe 80 000 euros, il est préférable de se cacher un moment, le temps que les esprits se reposent et que l'air s'adoucisse.